

Cultures urbaines et sens du lieu

La recomposition culturelle du quartier Haight-Ashbury (San Francisco)

Benoît Frelon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/10727>

DOI : [10.4000/gc.10727](https://doi.org/10.4000/gc.10727)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2005

Pagination : 81-100

ISBN : 2-296-00104-1

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Benoît Frelon, « Cultures urbaines et sens du lieu », *Géographie et cultures* [En ligne], 55 | 2005, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 28 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/10727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.10727>

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2020.

Cultures urbaines et sens du lieu

La recomposition culturelle du quartier Haight-Ashbury (San Francisco)

Benoît Frelon

L'auteur tient à remercier Cécile Cordonnier pour son soutien et ses précieux conseils, la cartographe, Florence Bonnaud, Vincent Banos, ainsi que les deux évaluateurs anonymes pour leurs commentaires pertinents qui ont contribué à la qualité scientifique de l'article.

- 1 Le quartier de Haight-Ashbury à San Francisco, haut lieu de la contre-culture des années soixante dans la mesure où il s'agit du lieu de son épanouissement et de sa diffusion, est depuis quelques années l'objet d'une recomposition territoriale via les actions et les intentions d'une variété d'acteurs, comme d'autres quartiers de la ville du reste, avec toutefois une particularité : une charge symbolique qui dépasse les limites de la ville et même les frontières du pays. Sciemment entretenu et mis en scène, ce quartier mythique attire les sans-abri et les vagabonds, qui y voient un refuge ou le bout de la route, les *yuppies* (*young urban professionals*), qui travaillent *downtown*, de même que les touristes, qui se rendent dans ce quartier en quête d'images du passé et enfin, les amateurs de shopping « bobo » ou alternatif.
- 2 Aux quartiers, arrondissements et rues des villes contemporaines, - et sans que les limites correspondent -, se superposent des territoires que marquent de leur empreinte et de leur pratique, des groupes culturels. Il s'agit d'une appropriation culturelle, voire symbolique, qui bien sûr peut aussi reposer sur des bases économiques (commerciales) et politiques. En cela, comme le montrent Duncan et Duncan (1988), le paysage urbain peut faire l'objet d'une lecture à partir des signes divers qui sont autant de marqueurs culturels des territoires (Claval, 1977 ; Bonnemaïson, 2000). Si la fonction des marqueurs est de délimiter et de signifier, c'est-à-dire d'afficher une identité, certains d'entre eux, à la fois emblèmes et symboles, ont un pouvoir structurant. Ils sont alors des géosymboles structurants (Calas, 2002).
- 3 Haight-Ashbury foisonne de signes, qui sont autant de marqueurs de cultures urbaines. Signes inscrits concrètement, mais aussi signes fluides (les pratiques, la consommation culturelle, les parcours, etc.), et signes idéels (perceptions, projections, visions). Le quartier et la rue Haight apparaissent de fait comme une scène où émerge du sens à partir d'expériences variées de l'espace. On peut parler ici de territorialités multiples,

tant différent les acteurs (individus et catégories d'observation¹) qui pratiquent cet espace urbain, comme lieu de travail ou de passage, lieu résidentiel ou touristique, exotique ou nostalgique : tous et chacun sont forts de leurs codes, de leurs usages, et de leurs coins privilégiés, résultant de territorialités qui se superposent, cohabitent mais aussi s'opposent parfois. Ces acteurs sont au cœur d'un processus de recomposition culturelle du territoire, du quartier et de la rue. La « mise en vente » (*branding*) de l'image du lieu contribue du reste substantiellement à la mise en scène dont il est l'objet par les groupes culturels. L'impulsion culturelle est ainsi relayée au niveau institutionnel par des aménagements décidés par les autorités municipales qui y voient un moyen de mettre en valeur la ville.

- 4 L'étude de ce quartier s'est d'abord appuyée sur un relevé empirique des signes, puis sur des enquêtes auprès des acteurs et décideurs, questionnaires et entretiens². Le texte qui suit se divise grosso modo, en trois parties. La première est une mise en contexte qui permet de mettre en évidence la charge symbolique du quartier, charge qui est à l'origine de son attraction, puis de sa recomposition. Dans la seconde partie, je fais état de façon succincte des principaux signes et marqueurs culturels. Enfin, dans la troisième partie, je propose une analyse du sens du lieu, à partir surtout des géosymboles structurants.

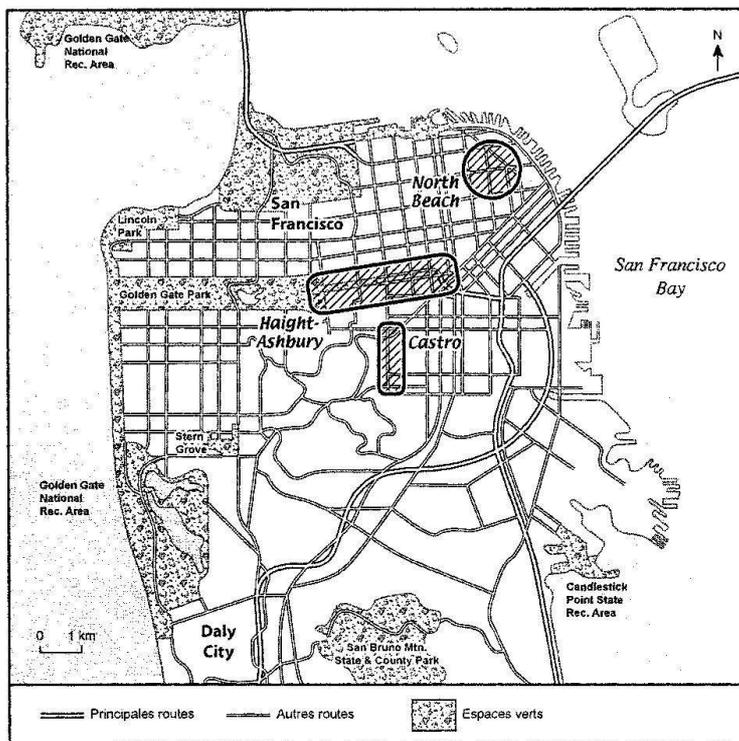
Espaces, populations et contexte

- 5 La ville de San Francisco est divisée en 11 districts officiels, eux-mêmes composés de *neighborhoods* (quartiers). Le quartier Haight Ashbury, situé au Centre-Nord de San Francisco, s'étend autour de la rue commerçante Haight Street (Figure 1). Réémergeant aux États-Unis dans les années soixante-dix, le concept de *neighborhood* renvoie essentiellement au sens du lieu ou *sense of place* (Godfrey, 1988, p. 24)³. Borné spatialement par des rues (un bâtiment, un parc, etc.), le *neighborhood* vaut cependant plus que ses délimitations. Il tire son sens d'éléments marquants du paysage, comme un type d'habitation, mais aussi par une caractérisation des rapports sociaux et culturels : une catégorie sociale, un milieu culturel, un groupe culturel ou ethnique, un style de vie, marquent l'espace de leur empreinte.
- 6 Le *neighborhood* se révèle dans toute sa dimension dans le rapport entre l'identité présumée du lieu et l'identification, c'est-à-dire la reconnaissance de cette identité par les résidents comme par les non-résidents. En ce sens, Haight-Ashbury que l'on peut diviser en Upper et Lower Haight, n'a pas de limites précises.
- 7 San Francisco est sans contredit une ville pluriculturelle et pluriethnique. Née de la ruée vers l'or au XIXe siècle, elle profite pleinement au XXe siècle du mythe californien à l'origine d'une migration intérieure importante à partir de l'Est états-unien ; enfin, tout au long de son histoire, San Francisco a joué son rôle, maintenant partagé avec Los Angeles, de pôle d'attraction de la façade pacifique des États-Unis. Les données du dernier recensement en 2000 montrent clairement cette diversité raciale et ethnique, malgré la réserve que l'on peut avoir sur les catégories utilisées⁴. Si la population de la ville (776 733 habitants au cœur d'une agglomération de plus de 4 millions) restait majoritairement blanche⁵ (49,7 %), 30,8 % se déclarait asiatique, deuxième « communauté » la plus importante numériquement, alors que 7,8 % de la population est considérée *Black or African American*. Fait intéressant : 10,8 % de la population ne s'identifie à aucune race, parmi eux 6,5 % se déclare *Some other Race* et 4,3 %, *Two or*

more races. Quant aux *Hispanics or Latinos*⁶ (catégorie culturelle qui comprend des blancs, noirs ou mixtes), première minorité nationale, ils représentaient 14,1 % de la population de San Francisco.

- 8 Lorsqu'on considère ces chiffres à l'échelle des districts, la catégorie *white* est majoritaire dans 7 d'entre eux et la catégorie *asian*, dans 4, mais à l'échelle des quartiers, des nuances apparaissent. Dans la mesure où il n'y pas de statistiques disponibles à cette échelle- les *neighborhoods* ne sont pas des unités de recensement, seule l'exploration sur le terrain permet de relever les empreintes de la culture urbaine, sur une base ethnique, sociale ou culturelle. Ainsi, Pacific Heights, au nord de la ville, est reconnu comme étant le quartier de la bourgeoisie sanfranciscaine de race blanche ; The Mission (Centre Sud-Est) est le quartier « latino » de San Francisco, alors que Castro est le quartier gay le plus réputé (Figure 1). C'est dans les quartiers centraux de Fillmore et Tenderloin que se retrouvent pour l'essentiel les *African Americans*. Soulignons que si la population noire semble faible, c'est parce que sa grande majorité vit à Oakland, ville voisine de San Francisco dans la baie du même nom. Le quartier Haight Ashbury se démarque par son hétérogénéité, à la fois pluriethnique et pluriculturelle : image et réalité renvoient à l'expression de territorialités multiples.

Figure 1 : Localisation des quartiers de San Francisco étudiés.



- 9 San Francisco est aussi connue pour ses quartiers gays, dont le célèbre Castro, mais aussi South of Market et Mission. La population homosexuelle de San Francisco participe du pluriculturalisme de la ville. Celle-ci a été le lieu de l'émancipation et le théâtre principal des luttes pour les droits des gays dans les années 1970 et 1980. En conséquence, San Francisco a attiré une population homosexuelle toujours plus importante, qui, si elle est moins localisée aujourd'hui qu'il y a 25 ou 30 ans, joue un

rôle sur la scène locale, notamment au niveau institutionnel⁷. Par ailleurs, la renommée de la ville vient aussi de l'expérience mondialement connue de la Silicon Valley, à laquelle sont associées les célèbres universités Stanford et Berkeley. La ville exerce aujourd'hui un attrait certain auprès des chercheurs et universitaires, ainsi que des professionnels œuvrant dans les secteurs de pointe. La présence de cette catégorie de populations appelées *yuppies* et sa variante *guppies* (*gay urban professionals*) n'est somme toute pas étrangère à la revalorisation symbolique de Haight, du moins à sa pérennisation, dans la mesure où ce sont des « acteurs locaux » qui, par leur genre de vie ou leur culture urbaine, valorisent et subliment une époque devenue mythique et, bien évidemment, ses lieux.

Haight-Ashbury : lieu mythique

- 10 La gentrification correspond à une forme d'appropriation de quartiers ou de secteurs urbains dégradés par une catégorie de population aisée et éduquée, les artistes par exemple. Ce fut en partie le cas de Haight Ashbury, mais à la transaction de nature économique (acquisition d'une maison, d'un atelier) s'ajoute une transaction culturelle, sur la base d'un échange de sens, de significations ou de signes entre les acteurs, résidents et usagers. Cette dernière transaction est possible parce que le lieu est déjà chargé de valeur et de sens qui forment comme un substrat culturel préalable. La gentrification passe alors autant par la revalorisation immobilière, que par la mise en valeur et la mise en scène d'un imaginaire lié à l'héritage historique et culturel de la contre-culture. Dans cette perspective, c'est de ce substrat que procède l'expérience des acteurs (actions, perceptions, visions), mais aussi la mise en scène du lieu, puis sa « mise en vente » sous la forme d'une image de marque.
- 11 À San Francisco, ce substrat se met en place à partir de la décennie 1950. Va se façonner dans l'imaginaire américain et occidental, l'image d'une ville « ouverte » multiculturelle, voire anticonformiste et contestataire, lorsque se succéderont, non sans une certaine filiation, la génération *beat*, le mouvement hippie, mais aussi les mouvements pour les droits civiques, pour les droits des gays et lesbiennes, pour la paix (ou contre la guerre). Le premier d'entre eux, celui qui en quelque sorte est à l'origine de cet élan, est sans contredit celui de la *Beat Generation*. Bien que se situant en marge de la société américaine dont il dénonce les dérives, ce mouvement littéraire et intellectuel va marquer la société américaine et contribuer à donner un caractère mythique à la ville et à certains de ses lieux, dont font partie Haight-Ashbury et Haight Street.

La Beat Generation

- 12 Le mouvement connu sous le nom de *Beat Generation* trouve ses racines à Greenwich Village à New York. Né de la rencontre d'étudiants de l'université de Columbia à New York, parmi lesquels Jack Kerouac, Allen Ginsberg, Gary Snyder et William Burroughs, c'est à San Francisco que ce mouvement va prendre toute son ampleur. Dans l'après-Deuxième Guerre mondiale, en plein maccarthysme, San Francisco était « [une ville qui] recevait alors de nombreuses influences culturelles extérieures et offrait un environnement accueillant aux radicaux, anarchistes, communistes » (Brook, 1998, p. 202). Les poètes *beat* s'installent ainsi dans le quartier de North Beach (Figure 1) dans

les années cinquante. C'est dans ce quartier du Nord Est de la ville, « îlot de liberté » dans un San Francisco conservateur et provincial (Brook, 1998), qu'ils se rencontrent dans des bars pour faire des lectures publiques. C'est aussi à North Beach que Lawrence Ferlinghetti, ancien étudiant de la Sorbonne, fondera la maison d'édition City Lights Books en 1953 (éditeur de la *Beat Generation* et de la contre-culture), et où il ouvrira le *City Lights Bookstore*, qui existe toujours. Ainsi, dans ce quartier, autour de ses fondateurs, va se former une contestation intellectuelle qui s'exprimera principalement dans la littérature, mais aussi dans une attitude culturelle inspirée du « dérèglement des sens » de Rimbaud, et une posture politique allant à l'encontre du consensus puritain et anticommuniste en vigueur dans l'Amérique d'Après-guerre.

Le mouvement hippie

- 13 Si les poètes *beat* ont fait de San Francisco un endroit favorable à l'expression des idées les moins conformistes, et si cela « explique le rôle prépondérant de San Francisco dans le mouvement contre-culturel » (Saint-Jean-Paulin, 1997, p. 52-53), il n'y a pas de rapport direct entre la *Beat Generation* et le mouvement hippie, même si certains protagonistes *beat* ont eu une influence sur la génération psychédélique. Les hippies vont se nourrir des visions *beat*, notamment celles vantant l'aventure de la route (*cf On the Road*, de Kerouac), le bouddhisme (Snyder, Ginsberg, mais aussi Kerouac avec le *Dharma Burns*, *Les clochards célestes*) et une sexualité (« hétéro, homo et bi ») à vivre comme expérience. La recherche d'une plus grande liberté (en opposition au puritanisme), la consommation de drogues, la liberté sexuelle, les mouvements pacifistes, sont autant de revendications que les hippies reprendront à leur compte. Mais là où les *beat* réunissaient un groupe de poètes engagés dans une quête spirituelle, le mouvement hippie sera plus hédoniste et surtout, un phénomène de masse.
- 14 Au moment de la révolution psychédélique, la bohème de San Francisco se déplace de North Beach vers Haight-Ashbury :
- « La culture hippie a émergé en partie à partir de la communauté *beatnik* qui s'était déplacée de North Beach vers Haight à la fin des années cinquante et au début des années soixante ». (San Francisco Department of City Planning, 1971, p. 10).
- 15 Caractérisé par ses nombreuses maisons victoriennes construites après le tremblement de terre de 1906, Haight-Ashbury était un quartier ouvrier et étudiant de San Francisco⁸.
- 16 Si les relations sont au départ cordiales entre anciens et nouveaux habitants du quartier, la croissance rapide de la population hippie et son mode de vie poussent progressivement les familles ouvrières hors du quartier. D'autres éléments ont joué un rôle dans l'émergence de HaightAshbury comme haut lieu de la contre-culture. La proximité du San Francisco State College et du Golden Gate Park fut déterminante. Le premier, du fait que le milieu étudiant a été très touché par le mouvement hippie, et le second, parce que « la communauté hippie [y] cherchera maintes fois ce contact avec la nature si caractéristique du mouvement hippie » (Saint-Jean-Paulin, 1997, p. 52). Il s'avérera par la suite que la place offerte par le parc a été un élément non négligeable dans la mesure où le quartier rassemblera jusqu'à 75 000 personnes à son apogée, à la fin des années soixante⁹ : « Le point culminant a été atteint durant l'été 1967 lorsque des dizaines de milliers de personnes envahirent le secteur en seulement trois mois ».

Les débuts de la recomposition

- 17 Durant une courte période, « le boom hippie a généré un redémarrage de l'activité commerciale de tout Haight Street » (San Francisco Department of City Planning, 1971, p. 10), dû entre autres à la forte fréquentation du quartier par des touristes curieux d'observer le phénomène, et cela dès la fin des années soixante. Lorsque l'ère hippie connaît ses premiers signes d'essoufflement, le déclin du quartier s'amorce, plus particulièrement dans le commerce dont plusieurs segments ne reposaient que sur la clientèle captive de la contre-culture. De plus, sous le poids combiné de la pression démographique et du style de vie (squats, drogues), le quartier devient insalubre, voire invivable. Les hippies quittent alors progressivement le quartier, certains pour rejoindre des communautés rurales, d'autres pour reprendre leurs études et se refaire une vie plus rangée. Au début des années soixante-dix, les maisons sont dans un état catastrophique, souvent à l'abandon, les abords du parc sont inhabitables. Le quartier est alors occupé par des familles noires et pauvres attirées par les faibles loyers.
- 18 En 1973, le City Planning Department de San Francisco va proposer des orientations pour la réhabilitation du quartier et décide de lancer une consultation auprès des habitants. Le mouvement gay entre alors en scène. Fuyant l'opprobre à l'Est du pays, des homosexuels, jeunes médecins ou intellectuels, commençant à gagner de l'argent cherchaient un quartier ou vivre selon leur mode de vie. Ils ont des moyens financiers, le quartier de Haight-Ashbury est dévasté, le coût des maisons est faible ; cette équation amène la communauté homosexuelle à s'installer aux abords du Buena Vista Park jusqu'à Castro, au sud de Haight-Ashbury. L'arrivée de ces *guppies* est déterminante dans la restructuration du quartier et la rénovation des maisons victoriennes ; certains d'entre eux allant jusqu'à rechercher des documents d'archives afin de les restaurer fidèlement. Cette réhabilitation immobilière va de pair avec une réhabilitation du mythe du quartier qui fera alors l'objet d'un réinvestissement culturel à l'origine d'une recomposition du territoire par l'entremise de territorialités multiples, s'exprimant dans l'espace par des signes et marqueurs conséquents.
- 19 Ainsi, au « boom hippie » qu'a connu le quartier à la fin des années soixante, succède une période de transition alors que le quartier a été abandonné dans un état de délabrement avancé, conséquence du mode de vie de la communauté hippie et de la pression démographique qui l'a accompagnée. Cette transition s'étend de la fin des années soixante à la fin des années soixante-dix, avec l'investissement financier de la communauté gay dans un premier temps, relayée par les *yuppies*, créant une dynamique de gentrification, doublée d'une recomposition culturelle fondée sur une réinterprétation du passé hippie du quartier. Les deux phénomènes qui ont mis le quartier dans la lumière, l'influence du mouvement *beat* et la période hippie ont participé de la construction d'un mythe. Cela en plusieurs temps : mythification (et donc réinterprétation) de la *Beat Generation* par les hippies, mythification du mouvement hippie vendue en direct aux touristes à la fin des années soixante, et enfin, mythification à partir des années quatre-vingt, relecture de cette période sur laquelle repose la recomposition culturelle du quartier, synonyme dans un premier mouvement de gentrification, puis dans un deuxième de patrimonialisation.

Les signes de la recomposition culturelle de Haight-Ashbury : acteurs, marqueurs culturels et territorialités

- 20 Comme le dit Gottdiener (2001), l'espace est envahi de signes, qui dans le cas qui nous intéresse s'étalent sous toutes formes et couleurs dans l'ensemble du paysage urbain de Haight-Ashbury et, en particulier, de Haight Street, comme autant de marqueurs d'une diversité de cultures urbaines. L'expérience de cet espace est également porteuse de signes et de sens, par le geste, le comportement, l'attitude. Pour Di Méo, « le territoire dessine bien, au-delà des marques de ses limites spatiales, une aire émotive »... [rendue lisible] « par ses symboles, son contenu culturel, historique, religieux et artistique que transmettent l'éducation, l'art et la politique »¹⁰. Les concepts de marqueurs culturels et de géosymboles structurants désignent l'ensemble de ces signes qui colonisent le paysage. Ceux-ci marquent les territoires et contribuent à faire de la rue une scène où s'invente et se réinvente le sens du lieu. Dans cette perspective, il convient, dans un premier temps, d'identifier les acteurs de Haight-Ashbury, puis de répertorier les marqueurs et géosymboles, qui permettront ensuite de lire le sens du paysage et du lieu comme constructions de l'expérience de l'espace.

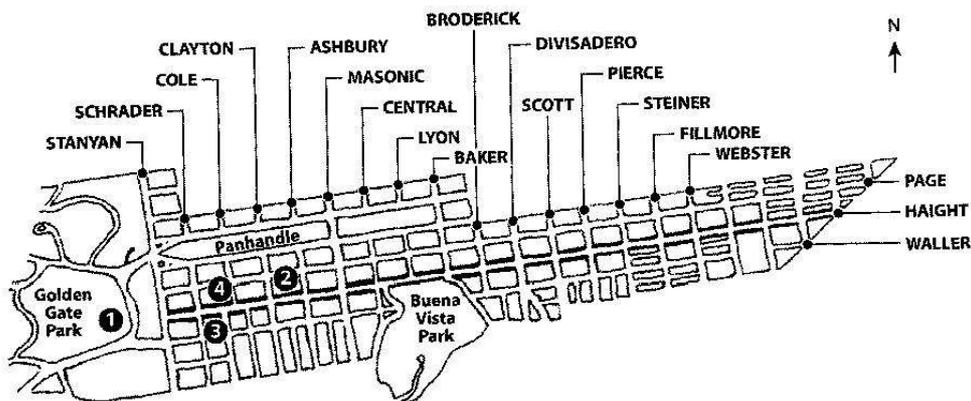
Acteurs et marqueurs de la recomposition

- 21 Individuellement ou considérés en catégories d'observation, les acteurs participent de la recomposition culturelle par leurs actions et par leur vision préalable du lieu qu'ils investissent culturellement et économiquement. Le parcours qu'effectuent ces acteurs sur la rue, les lieux fréquentés (stratégie du quotidien), la consommation culturelle, mais aussi l'habillement et le comportement dans l'espace public sont aussi des marqueurs culturels d'une identité ou d'un mode de vie, voire d'un style. Les raisons qui amènent ces acteurs (résidents, commerçants, passants) à s'établir sur Haight Street ou à fréquenter la rue, si elles relèvent de stratégies différentes, ont pour beaucoup à voir avec l'image du quartier, plus précisément avec une réinterprétation, voire avec la mythification de Haight-Ashbury.
- 22 Les questionnaires proposés aux habitants et commerçants de Haight Street illustrent cette tendance, confirmée par des entretiens qui offrent des exemples précis au travers d'expériences vécues des acteurs interrogés. Ainsi un jeune vagabond raconte qu'il avait quitté la Pennsylvanie quelques mois plus tôt pour « faire la route » sur les traces de Jack Kerouac afin de rejoindre le « quartier hippie » de San Francisco (entretien réalisé en mai 2002). Une situation sociale opposée montre une certaine similitude dans l'intention : un professeur de l'université Stanford qui s'est également établi dans le quartier - il y a acheté une maison victorienne - déclarait l'avoir choisi en raison de son histoire (entretien réalisé en avril 2002). Souvenirs de jeunesse, réinterprétation du mythe.
- 23 Les commerçants, en qualité d'acteurs quotidiens du quartier, sont également parties prenantes de la pérennisation du mythe ainsi qu'acteurs de sa relecture. En effet, c'est à dessein qu'ils jouent des signes évocateurs du passé hippie (plus ou moins évidents ; plus ou moins subtils), et qu'ils vendent du mythe. Les choix d'enseignes (une pizza sur laquelle les rondelles de *pepperoni* imitent le *peace sign* - *Fat slice pizza*), choix de noms (*Golden Triangle*, *Positive/y Haight Street*, *Psychedelic Sun*, *Land of the Sun*, etc.), et les produits vendus (vêtements psychédéliques, encens, pipes à herbes, effigies des icônes

hippies telles que Janis Joplin) illustrent cette utilisation du mythe Haight-Ashbury et sa commercialisation, cette dernière étant dans un même mouvement celle du quartier. En effet, ces commerces s'adressent prioritairement aux touristes américains ou étrangers - qui, par nostalgie ou curiosité, viennent visiter le « quartier hippie », comme cela se faisait dès la fin des années soixante.

- 24 Les boutiques de souvenirs et de vêtements, souvent abusivement qualifiées de friperies, côtoient de nombreux cafés et restaurants, fréquentés la journée par les touristes et le soir venu par les résidents du quartier et les Sanfranciscains. Cette fréquentation, comme celle des autres commerces du reste, définit des chorégraphies urbaines (Calas, 2002), que délimitent des parcours préférentiels sur la rue et des lieux prisés par telle ou telle catégorie d'acteurs. Émergent de ce fait des territorialités propres à chacun, celle du jeune vagabond étant radicalement différente de celle de l'universitaire, qui ne pratiquera pas le lieu Haight-Ashbury comme un touriste ou encore un résident. Les touristes fréquenteront prioritairement les boutiques de souvenirs, les restaurants branchés, voire le Golden Gate Park en journée, alors que les SDF se regroupent devant le McDonald pour quémander de la monnaie ou fouiller les poubelles et fréquentent les lieux d'aide sociale (*Goodwill Store, Haight-Ashbury Free Medical Clinic*).
- 25 Les chorégraphies urbaines se lisent dans le paysage et plus particulièrement dans sa mise en scène, matérialisée par les marqueurs culturels, en particulier les géosymboles structurants, qui balisent le lieu Haight-Ashbury. Ces derniers, sur lesquels je m'attarde plus particulièrement ici, prennent différentes significations selon les groupes d'acteurs considérés ; un bâtiment sera fort d'une valeur symbolique et/ou fonctionnelle pour une catégorie d'utilisateurs, alors qu'il apparaîtra désuet ou folklorique à certains, ou sera complètement ignoré par d'autres. Le croquis cartographique identifie et localise les géosymboles les plus puissants de Haight Street¹¹ (Figure 2).

Figure 2 : Géosymboles structurants du quartier Haight-Ashbury.



Les géosymboles structurants¹²

- 26 Le Golden Gate Park de San Francisco qui, par sa forme et son usage, correspond aux normes du parc urbain nord-américain, tient un rôle social et culturel majeur dans la cohabitation de groupes culturels variés et extrêmement différents (sportifs, flâneurs, sans-abris, dealers). C'est aussi un lieu d'expression privilégié d'identités, soit d'un

certain conformisme à la norme d'usage du lieu, soit d'une transgression de cette même norme. Lieu symbole de la fin des années soixante, le Golden Gate Park est empreint d'une histoire qui renforce son pouvoir structurant, cela d'autant plus que la diversité des usagers-acteurs y dessine sa propre géographie en termes de cohabitation de territorialités multiples (Haesbaert, 2001).

- 27 Le *Red Vic Movie House* est l'un des derniers cinémas indépendants de San Francisco (Meyer, 2001), le seul dans ce secteur de la ville. Ouvert en 1980, il propose une programmation hétéroclite et atypique : films récents ou plus anciens (*Godzilla*, 1954), grand public ou engagés, étrangers (afghans, japonais, français). Il propose aussi, dans un esprit militant, des interventions en marge de documentaires, par exemple sur les radios libres aux États-Unis, ou encore sur Amnesty International. Cet esprit militant se retrouve également dans la consommation proposée et son mode de fonctionnement : la caisse et le comptoir à friandises sont tenus par des bénévoles, pop-corn et café sont bio, le cola n'est pas du Coca-Cola, et le tout est servi dans des coupes en bois, des tasses en céramique, des gobelets en plastique. Car tout est ainsi récupéré, lavé et réutilisé dans une démarche écologique. Cela confère une atmosphère de salon à la salle de projection. Sa capacité de 150 places se répartit en banquettes ou canapés, clin d'œil aux premiers temps du *Red Vic Movie House*, lorsque les spectateurs prenaient place sur de vieux canapés donnés ou récupérés.
- 28 Le passé du quartier n'est pas uniquement lié à une exploitation commerciale. Ainsi, la *Haight Ashbury Free Medical Clinic*, créée en 1967 au croisement de Haight et Cole Street, est toujours présente. Après avoir joué un rôle important pour la médecine dans les recherches sur les comas et la toxicomanie, elle assume aujourd'hui un rôle social important, entre prévention et soins gratuits pour les populations pauvres. Elle représente certainement l'un des liens les plus forts entre le passé du quartier et son présent et revêt un caractère authentique du fait de sa fonction, de son histoire et de celle du quartier. En effet, outre le fait que les consultations y sont gratuites, de nombreux documents de prévention sont mis à la disposition des patients. Ils concernent le dépistage de pathologies plus ou moins élémentaires, la prévention des risques liés aux comportements sexuels ou des toxicomanies et témoignent de l'ignorance d'une partie de la population et de la nécessité de cette prévention.
- 29 Cette fonction sociale est primordiale aujourd'hui, et les feuilles d'information en témoignent. Qu'il s'agisse des lieux et horaires des distributions de repas gratuits, qui rappellent l'activité des *diggers*¹³ des années soixante, ou d'un dépliant intitulé *Fix with a Friend*, qui explique comment diminuer les risques d'overdose liés à la consommation d'héroïne, ces documents sont révélateurs de la détresse dans laquelle se trouve une partie de la population du quartier. L'activité de cet établissement qui fonctionne en partie grâce à des dons, illustre un aspect méconnu de Haight Street, loin de l'image folklorique des hippies, et bien entendu, le bâtiment passe beaucoup plus inaperçu aux yeux des touristes que les nombreuses boutiques de la rue. Située dans l'Upper Haight, cette section de la rue bénéficie de son authenticité comme de celle du *Red Vic Movie House* pour contrebalancer son aspect touristique et commercial.
- 30 Le *Goodwill Store* appartient aujourd'hui à la catégorie des friperies qui participent du folklore de Haight Street. Ce magasin propose pour des prix dérisoires des vêtements, des livres et tout type d'accessoires ou d'objets tels que des couverts ou de la vaisselle. Contrairement aux autres friperies qui rachètent des affaires d'occasion, tout ce qui est vendu ici est l'objet de donations. À l'origine dédié aux gens pauvres du quartier, il est

aujourd'hui fréquenté par tout type de personnes. Ceux qui ont de faibles revenus viennent acheter ce dont ils ont besoin, et d'autres, touristes ou locaux, viennent y chercher la bonne affaire ou un objet original. Il s'agit là aussi d'un héritage des années soixante qui, comme le fonctionnement de la clinique, fait écho aux aspirations des hippies.

- 31 Les peintures murales (*murais*) appartiennent à une tradition bien établie en Californie. Cette utilisation des murs de la cité a précédé les graffitis dont le mouvement est originaire de la côte Est, notamment de New York. Cette forme d'expression artistique originaire du Mexique se développe d'abord à Los Angeles grâce à l'afflux d'immigrants mexicains dès la fin de la Révolution en 1910. Les *Chicanas* vont lui donner l'ampleur que l'on connaît à partir des années soixante. Cet art urbain rejoint aujourd'hui tous les groupes culturels des grandes villes californiennes. Ces peintures murales sont les supports d'une imagerie et d'un imaginaire social et culturel, voire aussi politique, de même que l'expression d'identités et d'aspirations de communautés. En ce sens elles sont autant l'expression de cultures urbaines (esthétique) que des points d'insertion dans le lieu (symbolique).
- 32 À San Francisco, les peintures murales sont surtout des éléments signifiants du paysage urbain des quartiers Haight-Ashbury et The Mission, le quartier hispanique. La place de Haight Street, comme support de cette forme d'expression artistique urbaine tient à la fois de la présence de minorités ethno-culturelles dans le quartier, et de l'héritage hippie, ces dernières s'étant approprié ce mode d'expression.
- 33 Si le nombre de peintures murales sur Haight est conséquent et donc en soi signifiant (on en trouve une vingtaine visible, d'autres ont disparu ou ne sont pas accessibles), la majorité d'entre elles ont été produites depuis la phase de recomposition. Elles servent de devantures de magasins, ornent les murs de certaines maisons, ou encore les cours situées à l'arrière des maisons victoriennes. Esthétiquement et symboliquement, les *murais* participent de l'ambiance et du sens de la rue. Ils sont porteurs de messages, écologistes ou expriment une certaine identification à la pluriethnicité et au pluriculturalisme du quartier.
- 34 La portée des peintures murales apparaît duale. D'une part, s'affiche dans l'espace public une variété esthétique et symbolique signifiante qui témoigne d'une diversité culturelle et de la pérennisation d'un double héritage (substrats culturels *hispanie* et hippie). D'autre part, les différents acteurs de cette pratique participent de cette expérience plurielle : les artistes (y compris les enfants de l'école *Robert D. Avila School*), les commanditaires des œuvres lorsqu'il y en a (propriétaires des commerces concernés), ainsi que les usagers de la rue (habitants, passants, professionnels).

De la recomposition à la patrimonialisation ?

Signification des marqueurs culturels

- 35 L'analyse de ces marqueurs et de leurs significations met en avant la pluralité, voire la complexité du lieu qui va bien au-delà de l'image touristique et marketing de « quartier hippie de San Francisco ». Sur ce point, certes, l'image touristique du quartier joue de son passé hippie, on y vend de la culture hippie. On trouve dans ce lieu une dimension que l'on peut qualifier « d'authentique » (en ce qu'elle est au plus proche des aspirations et visions des acteurs de ce mouvement), dans ses fonctions sociales, mais

aussi dans la cohabitation de cultures urbaines plurielles, *yuppies* autant que marginales ou alternatives qui illustrent la diversité des identifications.

- 36 Si le quartier Haight-Ashbury est explicitement et intrinsèquement autoréférencé (particulièrement via les jeux d'acteurs et les jeux de signes des commerces), cet autoréférencement culturel sert les desseins de la municipalité en termes de promotion de la destination touristique San Francisco. Arnold Berleant illustre cette idée dans son analyse des parcs à thème Disney en expliquant que « Disney World combine des styles disparates, riches de références et d'allusions complexes, en les présentant sous la forme d'un divertissement [...]. Ce dispositif ne doit pas être totalement considéré comme une tromperie dans sa configuration mais bien davantage dans ses significations et ses interprétations » (Berleant, 1993, p. 48). Cette approche postmoderne d'un milieu donné amène le concept de « disneylandisation », ou de « lasvegasisation » chez Gottdiener que l'on peut mettre en perspective avec le phénomène de patrimonialisation. Si ce dernier renvoie à l'idée d'une certaine authenticité, bien que celle-ci soit déjà en soi une relecture du milieu et fige un paysage, la « disneylandisation » d'un lieu renvoie à une réinterprétation autoréférencée plus objective dans la mesure où la relecture de l'héritage du lieu apparaît davantage assumée voire affichée. À cela s'ajoute une exploitation touristique et commerciale revendiquée, qui du reste n'est pas étrangère à la patrimonialisation.
- 37 Pour faire la promotion de San Francisco, vendre l'image de la ville, la municipalité valorise son patrimoine culturel et historique. Qu'il s'agisse Haight-Ashbury, les autorités locales répondent à la demande des usagers et réagissent à leurs actions (souvent associations de commerçants, mais aussi des résidents) pour institutionnaliser des initiatives que l'on peut qualifier de patrimonialisation ou de « disneylandisation ». En effet, même si la gentrification du quartier ne va pas nécessairement dans le même sens que le développement du tourisme, les résidents comme les commerçants affichent une volonté de préservation de leur patrimoine que sont l'architecture et l'héritage de la contre-culture (une certaine image, réinterprétée voire fantasmée).
- 38 Pour les résidents, ce sont ces facteurs qui les ont attirés dans ce quartier aux loyers élevés. Pour les commerçants, c'est ce mélange d'images et de fantasmes qui fait fonctionner le tourisme. Tout le monde se retrouve ainsi dans cette mise en vente de l'image de Haight-Ashbury qui va de pair avec sa mise en scène et est pour beaucoup dans l'atmosphère du quartier. Si, dans le quartier de Castro, un décret municipal impose qu'un commerce indépendant ne puisse pas être remplacé par une grande chaîne nationale ou internationale (McDonald's, Burger King, Gap, etc.), allant dans le sens d'une réelle démarche de préservation d'un lieu, il s'agit davantage dans le cas de Haight-Ashbury de pérenniser le tourisme et le commerce autour de cette image d'un quartier dynamique et détendu, à la fois héritier d'un esprit indépendant, voire libertaire (consommations de drogues et alcools sur la rue ou dans le parc sont courantes malgré l'interdiction formelle affichée à l'entrée du parc), mais qui a aussi vu le mythique croisement de Haight Street et Ashbury Street occupé par un magasin *Gap* à un coin et par *Ben & Jerry's* en face.
- 39 Enfin, si des dynamiques propres à la ville de San Francisco ont été, et sont toujours à l'œuvre dans la recomposition du sens du lieu de Haight-Ashbury et de Haight Street, le quartier s'inscrit dans des réseaux de lieux. Ce type d'espace en cours de gentrification ou de recomposition sociale et culturelle, reposant sur un substrat donné de type populaire puis colonisé par une population et des cultures urbaines *underground* ou

alternatives se retrouve dans d'autres grandes métropoles occidentales. Partant de substrats culturels propres à chacun et d'expériences de l'espace plurielles, des processus de recomposition culturelle ont été ou sont toujours à l'œuvre dans des lieux tels que le boulevard St Laurent de Montréal, Camden Town à Londres ou le New Harlem à New York.

- 40 À partir d'une démarche empirique d'identification des signes de cultures urbaines et en considérant le substrat culturel et social, s'impose l'idée d'une recomposition culturelle du lieu qui passe par une relecture de l'héritage historique et culturel du quartier considéré, ici l'ancien quartier hippie de San Francisco. Via la réinterprétation de périodes devenues mythiques, la recomposition culturelle conduit à une mise en scène des cultures urbaines. Initiée par les acteurs du lieu (usagers, associations, acteurs institutionnels), cette recomposition apparaît de fait comme l'expression territorialisée d'un champ des possibles offert à tous les acteurs du lieu, préalable à toute expérience de l'espace. Le lieu témoigne ainsi de cultures urbaines multiples, via les jeux d'acteurs et le marquage par des signes variés : une culture urbaine plurielle qui apparaît comme l'expression du libre-arbitre des individus pris comme tels ou considérés dans des catégories d'observation, dans une négociation avec un effet de lieu¹⁴ préalable qui témoigne d'une expérience de l'espace (intention / action) participant de la recomposition culturelle du lieu.

BIBLIOGRAPHIE

- BERLEANT, A., 1993, *Living in the Landscape, Towards an Aesthetics of Environments*, Kansas City, University Press of Kansas.
- BONNEMAISON, J., 2000, *La géographie culturelle. Cours de l'université Paris IV Sorbonne 1994-1997*, Paris, Éditions du CHTS.
- BROOK, J., C. CARLSSON et N. J. PETERS, 1998, *Reclaiming San Francisco. History, politics, culture. A City Lights Anthology*, San Francisco, City Lights Book.
- CALAS, B., 2002, « La chorégraphie urbaine en Afrique orientale », *Géographie et cultures*, « Espaces publics et marqueurs culturels dans les villes d'Afrique noire », no 41, Paris, L'Harmattan, p. 57-73.
- CLAVAL, P., 1997, *La géographie culturelle*, Paris, Nathan.
- CRESSWELL, T., 1996, *In place / out of place, Geography, Ideology, and Transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- DI MEO, G. (dir.), 1996, *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan (Coll. Géographie sociale).
- DUNCAN, J. et N. DUNCAN, 1988, « (Re)Reading the Landscape », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 6, p. 117-126.
- DUPONT, Louis, 1996, « La logique continentale nord-américaine et ses avatars : le regard culturel et la géographie », *Géographie et cultures*, no 17, p. 7-30.

- ENTRIKIN, J.N., 1991, *The Betweenness of Place : Towards a Geography of Modernity*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- GIDDENS, A., 1981, *The Constitution of Society. Outline of the Theory of Structuration*, Basingstock, Polity Press.
- GIDDENS, A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- GODFREY, B., 1988, *Neighborhoods in Transition. The making of San Francisco's Ethnie and Nonconformist Communities*, Berkeley, University of California Press.
- GODFREY, B., 1997, « Urban Development and Redevelopment in San Francisco », *The Geographical Review*, 87 (3), juillet, New York, The American Geographical Society of New York, p. 309-333.
- GOTTDIENER, M., 1985, *The Social Production of Urban Space*, Austin, University of Texas Press.
- GOTTDIENER, M. et A. LAGOPOULOS, 1986, *The City and the Sign – An Introduction to Urban Semiotics*, New York, Columbia University Press.
- GOTTDIENER, M., 2001, *The Theming of America, American Dreams, Media Fantasies, and Themed Environments*, Boulder, Westview Press, 2^e édition.
- HAESBAERT, R., 2001, « Le mythe de la déterritorialisation », *Géographie et cultures*, no 40, Paris, L'Harmattan, p. 53-75.
- HOSKYN, B., 1997, *Beneath the Diamond Sky : Haight-Ashbury, 1965-1970*, New York, Simon et Schuster.
- MEYER, C., 2001, *Haven in the Haight, Red Vic offers alternative films without the attitude*, San Francisco, *San Francisco Chronicle*.
- PERRY, C., 1984, *The Haight-Ashbury. A History*, New York, Random-Rolling stone press book.
- SAINT-JEAN-PAULIN, C., 1997, *La contre-culture aux États-Unis dans les années 60*, Paris, Autrement (coll. Mémoires).
- San Francisco Department of City Planning, 1971, *The Haight-Ashbury, a brief description of the past*, San Francisco, 6 juillet.
- San Francisco Department of City Planning, 1973, *Haight-Ashbury - Improvements recommended by the San Francisco Department of City Planning*, San Francisco, juillet.
- SEYMOUR, R., 1987, *The Haight-Ashbury Free Medical Clinics : still free alter all these years : 1967-1987*, San Francisco, Partisan Press.
- TUAN, Y-F, 2002, *Space and Place, The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1^{ère} édition 1977.
- WERLEN, B., 2003, « Géographie culturelle et tournant culturel », *Géographie et cultures*, no 47, Paris, L'Harmattan, p. 7-27.

NOTES

1. Cette catégorisation ne peut être réalisée a priori, mais seulement après des recherches empiriques étendues. De plus, il est préférable de ne pas considérer des groupes, mais des manières de vivre qui forment une certaine unité. Ainsi, il convient de travailler sur des catégories d'observation ou catégories de perspectives ; Benno Werlen, "Le point sur le(s) tournant(s) culturel(s) en géographie", conférence Espace et culture, avril 2004, voir à cet effet le

texte sur l'Allemagne (*Géographie et cultures*, n° 47). Nous emploierons cependant le terme de "groupe" par commodité dans la suite de cet article.

2. Quatre mois de terrain, de février à mai 2002 et en avril 2003. Par relevé empirique, j'entends le relevé systématique et le comptage, puis une catégorisation des signes visibles de la rue: toponymes, dessins, enseignes, couleurs, jeux de langage, etc. La deuxième étape consiste à observer et décrire les expériences du lieu, soit les mouvements et les interactions dans l'espace. Un questionnaire auprès des usagers et résidents complète cette étape. Enfin, la troisième étape se résume à des entretiens avec les décideurs et aménageurs, mais aussi une dizaine d'autres, informels avec des vagabonds et SDF du quartier.

3. Le "sens du lieu" n'a pas en français la même portée que le *sense of place* anglais et dans la géographie anglo-américaine. Sans que l'aire sémantique des deux concepts se recouvrent totalement, on dira que là où nous parlons de territoire, les Anglo-américains parlent de *place*. On a une meilleure idée du *sense of place*, en donnant son contraire, *placelessness*, qui exprime l'absence d'identification, de liens, de sens, etc.

4. Voir : www.census.org

Le concept de "race" utilisé est le produit d'une auto-identification : les gens doivent identifier la ou les races auxquelles ils s'identifient. Les catégories sont des constructions socioculturelles et ne doivent pas être interprétées comme ayant un fondement scientifique ou anthropologique. De plus, les catégories raciales incluent des référents raciaux et de nationalités d'origine (US Census Bureau, 2000).

5. La catégorie *white* représente autant les personnes d'origine européenne que libanaise, arabe ou du Moyen-Orient. Il ne s'agit pas du type *caucasian* qui distingue communément les populations de type européen aux États-Unis (US Census Bureau, 2000).

6. Ils ne sont pas considérés comme une race.

7. Les maires et les conseillers de San Francisco sont souvent ouvertement gays ; la ville continue d'être à l'avant-garde comme le montre la célébration de mariages gays à l'automne 2004.

8. "Vous pouviez louer deux étages d'une ancienne demeure pour 175 dollars par mois, et avoir du velours sur les murs, des banquettes de fenêtres coûteuses, du verre art nouveau, et des volutes." (Perry, 1984, p. 6).

9. En comparaison, le district 5, plus étendu que le seul quartier Haight-Ashbury, comptait 67 337 habitants en 2000 (US Census Bureau, 2000).

10. Di Méo, G., 1996, reprenant les propos de J. Gallais, 1982, "Pôles d'État et frontières", *Cahiers d'Outre Mer*, no 35.

11. D'après les résultats de l'enquête réalisée auprès d'une centaine d'usagers en 2002 et 2003.

12. Les géosymboles structurants présentés ici ont été identifiés et sélectionnés à partir d'un croisement de données de terrain relevées par l'auteur, d'informations extraites de la littérature portant sur le quartier et son histoire et des résultats des questionnaires et entretiens auxquels ont répondu les acteurs du lieu.

13. *Diggers* : groupe de hippies qui distribuait des repas gratuits dans les parcs du quartier à la fin des années soixante.

14. "Effet de lieu : la capacité des lieux d'infléchir le sens des choses, des idées, des théories [...] d'où la nécessité d'être quelque part et de quelque part, de même que le besoin de raviver ou de recréer des mondes / territoires signifiants." (Dupont, 1996).

RÉSUMÉS

Haut lieu de la contre-culture des années soixante, le quartier HaightAshbury de San Francisco est aujourd'hui l'objet d'une recomposition culturelle. Le quartier foisonne de signes qui témoignent d'une mise en scène du lieu par des groupes divers, produit d'une réinterprétation de son héritage culturel. L'objectif de l'auteur est de suivre les acteurs et les processus fondateurs de cette recomposition et de montrer que la réhabilitation du quartier pointe dans la direction d'une dynamique de patrimonialisation, voire de « disneylandisation ». L'analyse s'attarde sur les géosymboles et les marqueurs culturels qui permettent d'identifier, au-delà de leur signification propre, des territorialités multiples.

Haight-Ashbury, San Francisco's well known counterculture neighborhood, birthplace of the Hippie movement, is today under a process of transformation. Fullfilled with cultural signs, it shows a theming process which reveal a rereading of the countercultural heritage. The following paper proposes to highlight the actors, tensions and dynamics at play in Haight-Ashbury. It focuses on cultural signs and landmarks which reveal the existence of multiple territorialities at the origin of a form of patrimonialization of Haight-Asbury, thal some might cali disneylandization.

INDEX

Keywords : counterculture, San Francisco, Haight-Ashbury, urban culture, cultural signs, landmarks, theming, patrimonialization, disneylandization

Mots-clés : contre-culture, San Francisco, Haight-Ashbury, culture urbaine, recomposition culturelle, marqueurs culturels, géosymboles structurants, patrimonialisation, « disneylandisation »

Index géographique : San Francisco

AUTEUR

BENOÎT FRELON

Laboratoire Espace et culture

benoit_sf@hotmail.com